

PAUL KINN, ANCIEN PARA PARMi LE «STICK» QUI DEVAIT CAPTURER LE FELDMARÉCHAL ROMMEL

Comme l'histoire définitive de la seconde guerre mondiale ne sera écrite que beaucoup plus tard, il importe de veiller à ce qu'elle soit véritablement transmise à la postérité, en écartant préalablement les menues pailles, c.-à-d. les récits rocambolesques, imaginaires, romancés, souvent défigurés ou dénaturés.

Les aimables contributions de ceux qui, de 1940 à 1945, ont bravement combattu dans les rangs des armées alliées pour la libération de la France et du Luxembourg, me permettent de broser fidèlement le portrait de leur passionnante histoire. Je puise donc directement aux sources quand j'évoque les qualités les plus nobles d'un homme de guerre, qui sont loyauté, dévouement, honneur et courage.

En ajoutant le témoignage ci-après au dossier toujours ouvert de la petite histoire d'un récent passé, je retrace le sentier de la guerre d'un ancien légionnaire et para luxembourgeois, qui porta la France dans son cœur et comme coiffure, porta outre le képi blanc, les différents bérets verts, jaunes et rouges des commandos britanniques.

Au service de la France

Il est connu que les plus grands résistants sont le plus souvent les plus discrets. C'est certainement le cas pour Paul Kinn de Diekirch, né en 1924 à Pétange, mais résidant lors des événements de mai 1940 à Gouraincourt en Meurthe-et-Moselle.

Privé de liberté et de pain après la défaite, il ne peut que serrer les dents et plisser le front avant de prendre sa volée, le 6 août 1941, à l'âge de dix-sept ans. Il rêve, bien entendu, d'action, d'aventures et d'horizons lointains, mais il songe d'abord à se frotter aux Allemands. Voilà pour quoi il opte pour la Légion étrangère, ce corps d'élite qui depuis Louis-Philippe, a pris une part glorieuse dans une centaine de batailles. En choisissant librement de porter l'uniforme frappée de la grenade à sept branches, Paul

Paul Kinn



Kinn ignore tout vers du poète anglais C. D. Lewis, qui exalta ainsi la vertu des combattants volontaires français :

«Ce n'était ni gloire, ni folie,
sans gloire, sans être payés.

Nous sommes venus parce que nul autre chemin
n'était visible à des yeux grands ouverts.

Il n'y avait pas d'autre moyen de maintien en vie,
la flamme clignotante de l'homme.

Notre course, les étoiles en témoignent,
plus brève, eut le même éclat!»

Notre conscrit débarque donc à Oran et est affecté au 2^e R.E.I., stationné à Marrakech, où il fait la connaissance des légionnaires Jos. Medernach de Diekirch et Victor Marx de Schiffflange.

Sur le front de Tunisie

Tandis que le débarquement américain du 8 novembre 1942 réussit à Alger, la situation militaire en Tunisie se dégrade rapidement. Faut de l'inaction alliée, les Germano-Italiens se renforcent et contrôlent Tunis, Bizerte, Sousse et Sfax. Après l'imbroglio résultant de l'opération «Torch» et de l'assassinat de Darlan, l'armée de l'armistice a repris le combat sous le commandement du général Giraud.

Afin de bloquer l'avance des forces de l'Axe en Tunisie, le colonel Paul Lambert, d'origine luxembourgeoise, forme le 3^e R.E.I. avec des éléments arrivés du Maroc et autres combattants volontaires. Nous y

Paul Kinn

retrouvons notre deuxième classe Paul Kinn, placé sous les ordres de Rudy Ensch, ancien cyrard luxembourgeois.

Le 13 janvier 1943, et pendant que l'eau s'abat en trombe, le 3^e R.E.I. monte en ligne contre un adversaire infiniment mieux armé. Après une lutte inégale, la Légion abandonne la partie et échappe de justesse à l'étreinte ennemie, tout en déplorant la perte de son drapeau et d'un grand nombre de ses effectifs, dont Rudy Ensch et Victor Marx, prisonniers des Allemands. La tête basse, les hommes au képi blanc retournent panser leurs blessures dans leur cantonnement algérien.

Talonné par Montgomery, l'Afrikakorps se retire entretemps de la Tripolitaine et occupe la ligne Mareth, tandis que les panzers de von Armin opèrent au centre et au nord de la Tunisie. Français, Anglais et Américains se battent côte à côte pour empêcher la jonction de ces deux forces. «La Tunisie doit être conservée coûte que coûte. . .», claironne le Duce à Rome.

Doté par les Américains d'un équipement convenable, le 3^e R.E.I. avec Paul Kinn dans ses rangs, repart vers la fin avril 1943, à l'assaut contre la célèbre division «Hermann Göring». Toujours à la pointe du combat et appuyés par de l'artillerie légère et lourde, la Légion, les spahis et les goumiers s'emparent de Pont-du-Fahs avant de conquérir le Mont Zaghwan.

Bellone, la déesse de la guerre, a définitivement rallié le camp allié. Les Français libres prennent Takrouna, les Anglais entrent dans Tunis et les Américains délivrent Bizerte. Quand sonne le «cessez-le-feu», le 8 mai 1943, dix mille soldats français auront arrosé de leur sang la terre tunisienne.

Cette campagne étant victorieusement terminée, la Légion regagne Sidi-bel-Abbès, afin de refondre ses unités.

Chez les commandos britanniques

Vers la fin juin 1943, une délégation militaire anglaise arrive et recrute des légionnaires pour reconstituer le 2^e S.A.S. (Spécial Air Service), sous le commandement du colonel Sterling et du lieutenant-colonel Jack Churchill, lequel participa au raid sur Vaagsö, en décembre 1941. En se classant parmi les onze sélectionnés sur trois cents candidats, Paul Kinn réussit le grand saut dans l'inconnu.

Détaché de la Légion, il part pour la base de Philippeville, rejoindre le «F squadron», instruit et conduit par le capitaine Ly. Dès 1940, l'image de ces petites forces d'assaut, toujours prêtes à tout, préoccupa l'état-major général impérial, qui trouva en l'occurrence la bienveillance du Premier britannique.

Dans les «écoles de combat» de Philippeville et de Maison Blanche près d'Alger, des hommes apprennent à devenir invincibles, et ce par la seule et souveraine volonté de vaincre. Ici, sont inoculées les plus hautes qualités de courage, d'abnégation et de discipline. Le soldat-commando est initié au «close combat» comme à l'étude et la pratique des armes modernes. Il doit tout savoir: sauter en parachute, franchir d'insurmontables obstacles, appliquer les techniques de la survie ainsi que de tuer vite et n'importe comment. Pour lui, la peur, la fatigue et la souffrance n'existent plus.

Aucune entorse n'est faite au règlement rigide pour le gradé, qui partage avec ses hommes la vie d'un entraînement d'une dureté extrême, au milieu d'une atmosphère de profonde camaraderie et d'un esprit de corps fanatique. Ceux qui, à l'exemple de Paul Kinn, vont jusqu'au bout, n'ont rien de commun avec des enfants de choeur et formeront le fer de lance des batailles à venir.

Certaines «troops» du S.A.S. se distingueront au cours des raids spectaculaires sur Vaagsö et Rujkan en Norvège, ou encore sur Saint-Nazaire, Dieppe et Oustreham. Après le raid sur Dieppe, le 18 octobre 1942, Hitler signe un ordre enjoignant à ses commandants de corps d'armée, de passer par les armes tout commando capturé. À cette monstruosité, lord Mountbatten réplique au dictateur moustachu, qu'il ne sera plus question de traiter avec douceur les Allemands, pris les armes à la main.

L'Italie au pied du mur

L'heure est venue d'en finir avec l'Italie, au moral bien bas. La 7^e armée US et la 8^e britannique débarquent en Sicile, le 10 juillet 1943. Palerme tombe le 22 juillet, mettant k.o. Mussolini. Le César déchu, qui connaîtra encore d'autres tribulations, est remplacé par Badoglio.

Dans cette affaire, les Anglo-Américains manquent une fois de plus de promptitude et laissent s'organiser les Allemands. Depuis les têtes de pont de Reggio et de Salerne, la lente et pénible remontée sur Rome ressemble étrangement à l'avance d'un escargot.

Le 9 septembre 1943, le commando du 2^e S.A.S. s'embarque à son tour pour l'Italie. Au large de Malte, Paul Kinn assiste à bord du «King Georges V» au passage des unités de la flotte italienne vaincue. Sous la couverture des canons de l'armada alliée, le «F squadron» s'élance ouvrir le port de Tarente, sans perdre un seul homme.

Le général Clarke s'empare encore de Naples, le 1^{er} octobre 1943, pendant que notre commando, plein d'allant, se faufile le long de la Mer

Adriatique jusqu'à Termoli, avant que cette campagne ne change de visage. Kesselring s'appuie en effet sur la « ligne Gustave » qui barre la péninsule de Cassino aux rives du Sangro. Elle ne sera crevée que le 18 mai de l'année suivante, par les troupes du général Koenig.

Échec dans les Abruzzes

Placé sous les ordres du capitaine Ly, le squadron de Paul Kinn quitte Termoli par mer pour une mission de sabotage, cent kilomètres derrière les lignes ennemies. Le « plan » prévoit la destruction du pont enjambant le Fino, dans la région de Montesilvano au nord de Pescara.

Quand l'embarcation pique vers la plage, à la faveur des premières lueurs de l'aube, les guides promis par les partisans italiens ne sont pas au rendez-vous. Deuxième surprise: Des sentinelles battent la semelle sur le pont et se tiennent sur le qui-vive. Les bérêts jaunes n'en tiennent pas compte jusqu'au moment où une rafale de mitrailleuse les oblige à se plaquer contre le sol, blessant gravement le capitaine Ly. Notre Luxembourgeois le charge sur ses épaules et dans un effort surhumain l'amène, sous une pluie de projectiles, dans un refuge des Abruzzes.

Impossible de faire encore sauter le pont à la barbe des Fritz. Paul Kinn est désigné pour soigner sur place son chef blessé, tandis que ses camarades, dont le fils du colonel Lambert, tentent de traverser les positions allemandes. Ils ne seront jamais revus. Après une convalescence de sept semaines, le capitaine et son samaritain se mettent également en route pour reprendre le combat. Des pêcheurs antifascistes les prennent à bord de leur canot et acceptent de les ramener à Termoli. Après une traversée de vingt-quatre heures sur une mer truffée de mines, les « portés-disparus » parviennent à bon port.

Les signes annonciateurs d'événements militaires très importants se multiplient, lorsque les commandos du 2^e S.A.S. sont retirés d'Italie et transférés, le 28 décembre 1943, via l'Afrique du Nord en Grande-Bretagne.

Du nouveau à l'Ouest

Paul Kinn et ses compagnons sont en dernier lieu casernés, en janvier 1944, à Aird sur l'archipel des Hébrides à l'ouest de l'Écosse. Isolés du monde extérieur, ils y subissent une période d'entraînement impitoyable comme futurs parachutistes. Les exercices combinés reprennent de plus belle et sont poussés jusqu'à la perfection. Gonflés à bloc, ces hommes qui n'ont à offrir que leur jeunesse, attendent avec une vive impatience le « go! » de l'aube du 6 juin 1944.

Sur les plages maudites d'Omaha, d'Utah, de Gold, de Juno et de Sword, la fortune des armes finit ce jour-là par tendre la main aux Américains, Anglais, Canadiens, ainsi qu'aux 179 bérêts verts du commandant Philippe Kieffer.

Le gouvernement provisoire de la République française, par la voix du général de Gaulle, donne ordre à tous les officiers et sous-officiers de rejoindre l'armée régulière qui se bat sur le sol de France, sous le commandement des états-majors F.F.I. Tous les patriotes aptes à porter les armes, sont mobilisés au service de la Patrie. Une guerre impitoyable continue pour la libération totale du territoire et l'écrasement définitif du nazisme, au-dehors et au-dedans.

Le général de Gaulle retrouve le sol de France le 14 juin 1944, et fait une entrée triomphale dans Bayeux libérée. Au milieu des décombres encore fumants, la métropole fait connaissance avec celui qui représente dès lors la France. À partir d'aujourd'hui, déclare Maurice Schumann à la B.B.C., la légalité républicaine est rétablie!

Parachutage au-dessus de la Bretagne

Afin de coordonner les opérations de harcèlement du maquis breton, les paras du « stick » de Paul Kinn sont largués, en ce mois de juin mémorable, au-dessus de la Bretagne près de La Guerche au sud de Rennes. Les héritiers des Chouans, très mobiles, y mènent la vie dure à l'ennemi aux abois, lui livrant parfois de véritables combats à découvert. Maquisards et commandos opèrent de préférence la nuit: attaques de convois, de sentinelles et de dépôts.

La mission accomplie, notre « stick » reçoit l'ordre de rentrer au plus vite à Aird, via le port artificiel d'Arromanches. Réduit à soi-même, il lui faut contourner les divisions de la Wehrmacht, massées dans le secteur Avranches—Argentan. Les paras de Sa Majesté mettent un point d'honneur à réussir cet exploit.

De nombreux parachutistes du Special Air Service, sautés en Bretagne, ont été massacrés par les Waffen-SS et le SD allemand, en collaboration avec leurs acolytes de la milice française et des ultraséparatistes bretons. En se faisant le plus souvent passer pour des paras ou des maquisards, ces derniers se sont transformés en chiens de chasse de la race des « seigneurs », sémant la terreur et le sang.

D'après Hervé Le Boterf et contrairement aux droits des nations ont été lâchement liquidés dans la seule région de Rennes: le capitaine Marianne, les lieutenants Fleuriot, Grey, De Kerillis, Martin et Morizur, les sergents Jégo et Mady, sans parler des atrocités commises sur des centaines de résistants et d'innocents otages.

Il n'entre nullement dans mes intentions de réveiller de vieilles haines en rappelant ces crimes odieux, mais de mettre en évidence le courage extraordinaire et sans égal des anciens paras luxembourgeois hors pair: Aloyse Schiltz, Max Brahms et Paul Kinn, largués tous les trois au-dessus de la France occupée.

Mission très spéciale: la capture de Rommel

Au moment où les bourreaux de la sinistre division SS «Das Reich» ravagent Oradour, avant de se porter en Normandie et de s'y faire tailler en pièces par les GI's, les Britanniques préparent une deuxième tentative destinée à l'élimination du feldmaréchal Rommel, alors commandant en chef du corps d'armée B sur le front Ouest.

Cette opération est confiée au 2^e S.A.S. et l'instruction a lieu dans le plus grand secret «somewhere in England». Ne voulant pas rater l'aventure de sa vie, Paul Kinn se porte volontaire en renonçant à un congé pourtant bien mérité.

L'ancien «renard du désert», qui par ses ruses et ses astuces électrisa jadis le monde, tombera-t-il cette fois dans les filets tendus par le commando venu des îles britanniques? Les hommes spécialement recrutés et structurés en fonction de cette mission périlleuse, seraient parachutés dans les boucles de la Seine, non loin du Quartier Général de la La Roche-Guyon. Les paras traverseraient le fleuve à la nage, se mettraient aux aguets en attendant l'instant favorable pour passer à l'attaque.

Mais, les choses se passent souvent autrement que prévues. Peu avant le départ de l'expédition, la voiture de Rommel est mitraillée par la R.A.F., le 17 juillet 1944, près de Vimoutier. Le crâne et la mâchoire fracturés, le feldmaréchal échappe ainsi à cette souricière, pour être acculé le 13 septembre au suicide par le poison.

Cette tentative d'enlèvement ne figure, autant que je sache, dans aucun ouvrage historique sur la seconde guerre mondiale.

Le dénouement approche

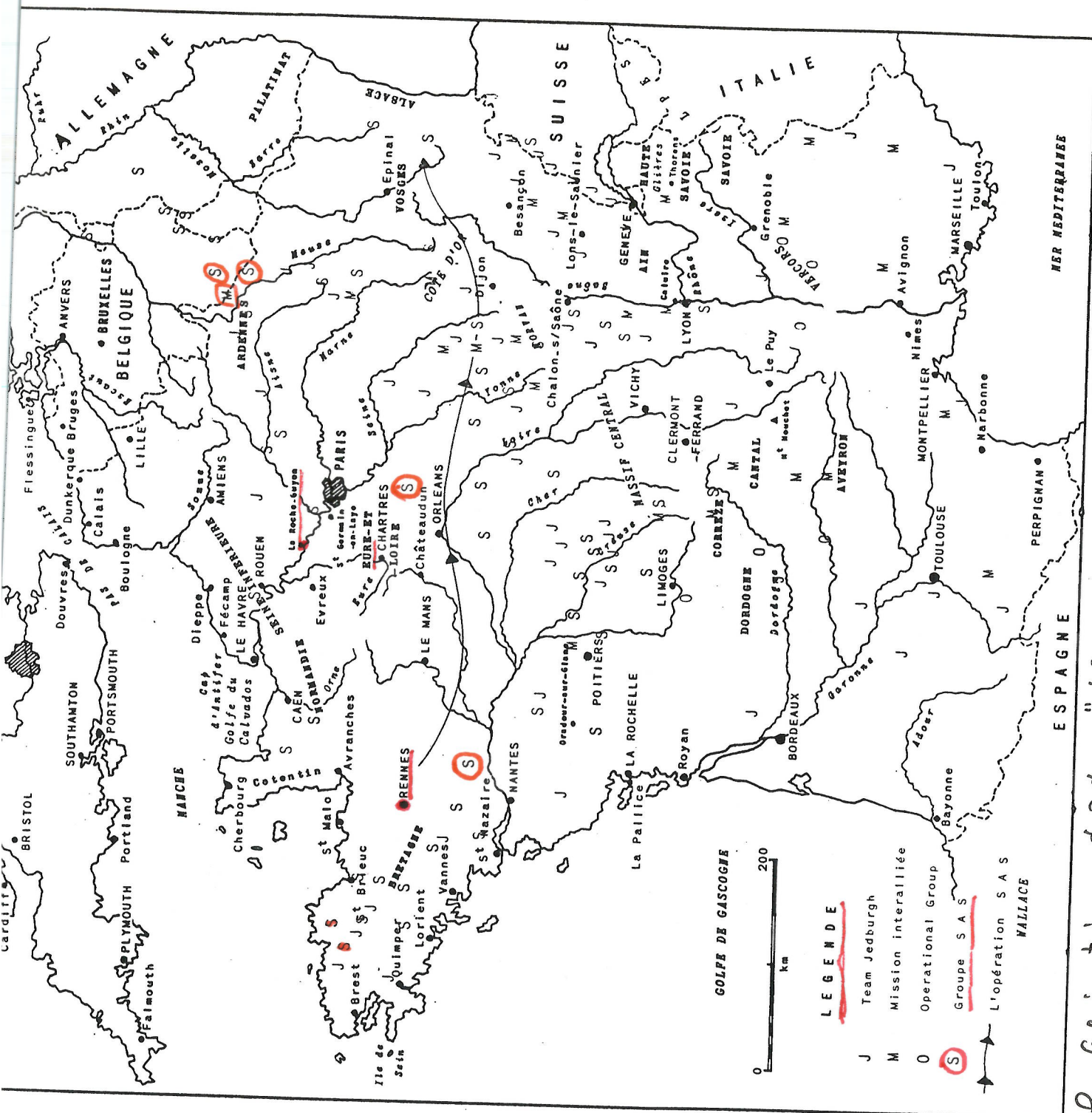
Sept semaines après le jour J, un formidable bombardement écrase les positions allemandes entre Saint-Lô et Avranches. Le général Patton en profite pour lancer ses blindés par cette brèche à la manière d'un rouleau compresseur.

Le raid sur La Roche-Guyon étant annulé, le 2^e S.A.S. prend l'air pour un nouveau et dernier parachutage au-dessus du département de l'Eure, aux environs de la Haye-Malherbe. Dans la coque du

quadrimateur, Paul Kinn n'entend-t-il pas comme un murmure: «Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste, donnez-moi ce dont les autres ne veulent pas, mais donnez-moi aussi le courage, la force et la foi pour sauter dans le vide».

Il y a urgence de mettre en application, d'accord avec les F.F.I., les divers plans de sabotage qui doivent tenir compte de l'avance alliée. Annoncés par message personnel, les paras sont accueillis par le maquis local, avec lequel ils se jettent dans la bagarre. Se comportant comme «le poisson dans l'eau», ces hommes sans peur hâtent la débâcle de l'ennemi et la libération de la France.

Après l'écroulement du «Grand Reich», le 2^e S.A.S. est dissout et Paul Kinn est muté au dépôt du personnel de la première région aérienne de Dijon. Notre guerrier rentre au pays, en mai 1945 seulement, le jour-même où son père s'éteint dans la Paix du Seigneur.



Les Opérations SAS et "SPECIAL FORCES"
 derrière les lignes allemandes en France et R.D.G.

Extrait
 Histoire Milit.
 Tome III / Atlas
 Henri Bernard
 Professeur E. R. M.
 Bruxelles

Kim Paul
 Juin - la guerre / Britain
 juillet - Netherlands / Buren

TRARN

SANREVILLE